

risque de condamner les jeunes rebelles au statut infamant de “bilakoro” (femmes impures).

C'est contre cette survivance archaïque, prétendument inspirée de l'enseignement du Coran (ce que des imams patentés démentent sur les ondes mais que revendique l'opinion publique et masculine) que Sembène Ousmane, en vieux griot militant, va mener sa charge à la machette.

Pour ce faire, et pour être plus convaincant car il y a péril en la demeure, les populations étant très partagées sur le sujet\*, il va choisir la dialectique du conte, solidement étayée par des anecdotes, et, également donner libre cours à sa fougue de cinéaste

en faisant évoluer son scénario et l'enchaînement de son “image-rie” vers le pathétique et l'esthétique d'un opéra. Cela nous vaut quelques scènes parmi les plus saisissantes : mouvements menaçants du chœur des exciseuses, prêtresses rouges munies de sceptres et de couteaux, flagellation publique de Collé Ardo par son époux fanatisé, aéropage vindicatif des hommes, solidarité communicative des femmes... Une leçon d'humanité, entre simplicité et lyrisme, qu'on espère efficace. ◀

---

\*Malgré les dégâts avérés et la condamnation des instances internationales, 38 des 54 états de l'Union africaine laissent se développer impunément cette pratique.

## Le jardin de papa

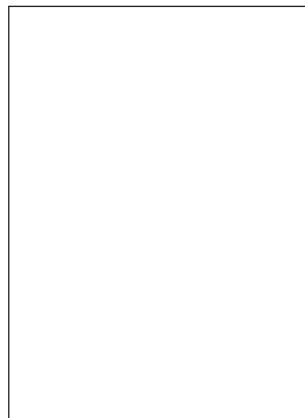
Film franco-congolais de Zeka Laplaine

► Jean (Laurent Labasse) avait dû beaucoup fanfaronner sur ses affinités avec l'Afrique quittée depuis longtemps, mais dont il est originaire. Jeune homme assez pâle et mièvre, il lui avait, au moins, fallu cette note exotique pour se rendre intéressant et séduire la candide Marie (Rim Turki). Il n'imaginait donc pas que son voyage de noce allait tourner au fiasco et, surtout, mettre à jour ses idées rétrogrades et ses comportements minables. Et, par voie de conséquence, faire exploser son couple en pleine lune de miel. Les choses se grippent dès l'aéroport.

Les membres de la famille manquent à l'accueil. Sans doute un

simple malentendu sur les horaires ou la date. Les néo-colons ne se “bilent” pas avec les horloges ou les calendriers. Qu'à cela ne tienne ! On va prendre un taxi pour le centre-ville. C'est une denrée rare à cette heure tardive. Il faut déjà user du pouvoir de conviction du bakchich. Jean a la prétention de savoir y faire avec ces roublards d'indigènes. Sauf que, sous nos yeux écarquillés – tout le film se déroule dans une épuisante pénombre –, va débiter une sorte de voyage au bout de la nuit.

Dans la cohue d'un quartier populaire, le chauffeur de taxi percute un enfant et la foule échauffée pourrait bien avoir l'intention de



le lyncher. Nos deux tourtereaux ne voient leur salut que dans la fuite. Ils s'enfoncent dans un dédale de ruelles, pris en chasse par une bande de jeunes surexcités. Dans toute la ville l'atmosphère est électrique, car on est proche d'une échéance électorale très contestée et les supporters de chaque candidat sont prêts à l'affrontement. Jean se décide à employer les grands moyens...

Le cauchemar sans climatisation se donne des allures d'*Orange mécanique* pressée à l'africaine. Tout cela pourrait être intéressant, voire terrifiant, ce n'est qu'ennuyeux et terriblement caricatural. *Le jardin de papa*, sur le modèle de *L'Algérie de papa*, se veut une satire de l'Afrique post-coloniale à travers les ratages d'un retour au pays natal. Avec charge à l'encontre des dirigeants corrompus, de leurs sbires et de leurs affidés et surtout des Blancs aux attitudes bornées et racistes sous le masque de leur africanité.

L'auteur, aidé de quelques inconditionnels, défend cette thèse avec beaucoup de volubilité. Ce qui surprend au vu des

résultats. Disons à sa décharge, qu'il n'est guère secondé par des comédiens assez médiocres ou à contre-emploi. On se demande par exemple ce que la sémillante Prin-

cesse Erika vient faire dans cette galère. Il est vrai qu'elle passe la plus grande partie de sa prestation ligotée et baillonnée, ce qui ne facilite pas le jeu dramatique. ◀

## La nuit de la vérité

Film burkinabé de Fanta Régina Nacro

► Les Bonandas et les Nayaks sortent à peine d'un conflit fratricide qui les a opposés pour d'obscur motivations, dans un déchaînement inouï de violence. En effet, les haines et les peurs qui ont conduit à la fureur des combats touchaient plus à l'irrationnel qu'à de véritables rivalités politiques, économiques ou ethniques. Sur les ruines encore fumantes et les corps et les consciences encore meurtris, les dirigeants des deux factions, prenant tous les risques, ont décidé, à l'encontre d'une partie de leur entourage, de sceller spectaculairement la paix, au cours d'une nuit de la réconciliation. Cette folle initiative est donc conduite par Théo, commandant

en chef des rebelles Bonandas et tortionnaire à ses heures (commandant Moussa Cissé), et le Président "démocratiquement élu" des Nayaks, maîtres du territoire (Adama Ouedraogo).

On pourrait dire que l'audace de la réalisatrice rejoint celle de ses personnages. Dans le panorama actuel du cinéma africain, fût-ce sous les dehors de la fiction et de la fable et à grand renfort de symboles et de métaphores, il n'est pas coutumier de s'attaquer, à chaud, au problème explosif des guerres intestines qui minent et ensanglantent le continent. On pense naturellement au conflit génocidaire du Rwanda entre Tutsis et Hutus, mais aussi au Sou-

dan, à la Côte d'Ivoire... et on peut extrapoler jusqu'au cœur de l'Europe avec les guerres des Balkans ou les nombreuses guérillas qui déchirent l'Asie et l'Amérique latine.

Traiter un sujet aussi brûlant n'est pas le moindre mérite de la jeune réalisatrice. Fanta Régina Nacro, dont c'est le premier long métrage (il est vrai après un parcours remarquable dans la fiction courte et le documentaire, jalonné de récompenses dans divers festivals internationaux, plein d'incursions courageuses dans les réalités quotidiennes\*).

*La nuit de la vérité* n'est pas un film partisan, ni plaidoyer, ni acte d'accusation, mais bien plutôt une fresque ambivalente aux accents shakespeariens qui n'exclue ni l'horreur, ni l'émotion, ni la bouffonnerie et la farce, digne d'une chronique "picrocholine" (par exemple dans la scène irrésistible du banquet où s'expriment les répulsions alimentaires comme autant de marquages xénophobes). Prenons quelques autres exemples, qui, à l'instar de la complexité des deux protagonistes (bourreau reconverti ou politicien matois), s'inscrivent en discordance avec les idées reçues. Ainsi du rôle des femmes, tantôt pacifistes et modératrices, sensibles à la pitié et au pardon, tantôt belliqueuses et inflexibles, capables de porter la tragédie jusqu'à l'incandescence : Edna (Naky Sy Savane), Soumari (Georgette Paré), Fatou (Sami Rama) ; ainsi du rôle du fou Tomoto (Rasmané Ouedraogo) sortant de ses fonctions sympa-